

Introduction à
« L'immanence absolue et ses divergences »

Luisa RUIZ MORENO & Alessandro ZINNA



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Luisa Ruiz Moreno travaille au Programa de Semiótica y Estudios de la Significación (SeS) de la BUAP (Mexique). Elle se consacre aux problèmes de sémiotique générale: la sémiotique classique et ses liens avec la sémiotique tensiva, les formes de vie, les passions et la subjectivité. Elle s'est consacrée à la sémiotique visuelle et de l'espace en relation avec l'histoire de l'art et l'esthétique, appliquée aux objets de la culture coloniale mexicaine.

Membre fondateur du SeS et de la Chaire Greimas de Sémiotique, elle appartient au Système National des Chercheurs (SNI-Conacyt), à l'Académie Mexicaine des Sciences, et fait partie du Comité Directeur de *Tópicos del Seminario*. Elle est l'auteur de livres, chapitres de livres et articles dans sa spécialité.

Alessandro Zinna est professeur de sémiotique et directeur de recherche responsable du groupe Médiations Sémiotiques de l'Université de Toulouse II – Jean Jaurès. Il est Président de l'association CAMS/O gérant les colloques d'Albi. Son champ de recherche va de la sémiotique générale, à la sémiotique des images, des objets et des nouvelles technologies. Parmi ses publications: *Elementi di semiotica generativa*, Bologne, Esculapio, 1991 (introduction d'A. J. Greimas, en collaboration avec Fr. Marsciani) ; *Hjelmslev aujourd'hui*, Bruxelles, Brepols, 1997 ; *Le interfaccia degli oggetti di scrittura*, Rome, Meltemi, 2004 ; *Les Objets au quotidien* (codirection avec J. Fontanille), Limoges, Pulim, 2005 ; et, récemment, "Le dialogue entre la sémiotique structurale et les sciences. Hommage à A. J. Greimas" (codirection avec J. Fontanille), *Langages*, n° 213, 1/2019.

Pour citer cet article :

Ruiz Moreno, Luisa et Zinna, Alessandro, « Introduction à "L'immanence absolue et ses divergences" », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 141-148, [En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s2_10_intro>.

L'immanence absolue et ses divergences *

Luisa RUIZ MORENO & Alessandro ZINNA

(Université Autonome de Puebla & Université Toulouse 2 – Jean-Jaurès)

1. Consolidation du projet

Dans la section précédente, nous avons traité l'aspect historico-théorique de l'immanence à travers une série d'articles l'ayant abordé en profondeur. Notre projet prétend maintenant montrer un autre versant de la problématique en question. Tout comme le lecteur qui suit la séquence de ces deux premières sections l'aura noté, dans celui-ci l'accent est mis sur le caractère complexe aujourd'hui présenté par l'immanence. Ce trait provient de la double essence concernant ses composants conceptuels : celle d'être absolue et relative, catégorique et divergente, ce qui demeure et ce qui est modifié, le terrain stable et ses parcours. Tout ceci incluant, qui plus est, une double référence : vers la désignation d'un niveau ou strate constituante des objets signifiants et vers la postulation de la méthode qui doit être appliquée à leur analyse.

On pourrait dire que l'immanence absolue est celle conçue par les fondateurs de la sémiotique, c'est-à-dire ceux l'ayant postulée avec emphase comme un principe inaugural et distinctif de la discipline. Mais, quand bien même il en va ainsi, nous avons vu, dans la révision élaborée par les différents auteurs, que cette notion n'a jamais été un bloc monolithique et que, bien évidemment, elle a été remise en question, même à ses débuts. En fait,

* Traduction de Dominique Bertolotti Thiodat.

elle a toujours été conçue comme une complexité qui devrait, certes, être considérée comme chef de file. Peut-être que son caractère absolu lui est accordé par la tonicité, la force de conviction avec laquelle elle a été exprimée et les solides résultats positifs produits par ses applications.

L'immanence absolue est alors une source, une émanation dont la présence continue d'agir, tel qu'il en est des grandes découvertes conceptuelles pour lesquelles la plus grande preuve consiste en la possibilité de les mettre à discussion, de les réfuter, de les évaluer selon leur capacité heuristique, quand bien même elles sont posées en contradiction. Nous sommes toujours au point zéro, à la source même : que voulons-nous dire par tel ou tel terme du métalangage ? C'est précisément cette capacité méta-sémiotique inhérente à la sémiotique même qui nous permet et, pourquoi ne pas l'admettre, qui nous oblige continuellement – sous peine de perdre notre qualité de sémioticiens – à poser ce type de questions. Et les réponses qui surgissent ont toujours leur dose de saine et vivifiante passion, aussi bien pour défendre de manière catégorique les postulats ayant acquis le caractère d'axiome que pour attaquer ces points de départ, même lorsqu'ils semblent inattaquables et quand bien même ils ont servi de base sûre, d'acquisition gnoséologique appréciée.

Le sens de la divergence que nous essayons de récupérer, plus que celui – un peu simpliste – de désapprouver, différer, est le fait que deux lignes, deux courants de pensée, voire plus, se sont tour à tour éloignés les uns des autres pour exercer leur rayon d'influence sur d'autres espaces, sur d'autres surfaces. La divergence, avant toute chose, a besoin d'un fond d'où peuvent partir différents versants qui, une fois que chacun a acquis sa propre distinction, montrent ce qu'ils ont en commun, fond qui était et continue d'être le réservoir génératif même d'où provenait la capacité de déversement leur ayant donné origine. Dans le processus de réaffirmation des identités divergentes – là où la discussion et le désaccord remplissent bien leurs fonctions – le positionnement d'un dispositif critique qui offre de nouvelles perspectives par rapport au courant de départ, signifiera, finalement, une convergence.

Et, comme nous le savons, c'est le point de vue qui constitue l'objet. De telle manière que si notre objet de connaissance était ce principe d'immanence classique, les différents points de vue ont produit un changement dans la conception de ce principe.

2. Entre l'immanence absolue et les voix divergentes

Les interventions de cette seconde section rendent compte des positions représentées par les différents chercheurs et vont, selon les cas, de la

défense d'un immanentisme radical (position assumée par Jean-François Bordron) aux positions intégrationnistes (comme celle proposée par Marion Colas-Blaise), à la défense de l'immanentisme comme condition de la sémiotique pour accueillir les nouvelles problématiques phénoménologiques sans que ces dernières ne remettent en question les fondements de la discipline (nous faisons référence aux interventions de José Américo Bezerra Saraiva et Ricardo Lopes Leite, ainsi qu'à Paula Martins de Souza). Pour conclure, Antonio Nanni et Claudio Paolucci introduisent des limites à l'immanence en établissant des relations entre celle-ci et la notion de *genre*, réfutant ainsi certaines acceptions du terme telles que celle qui oppose l'immanence à la manifestation.

Les arguments développés par Jean-François Bordron dans son article « L'immanence radicale » suivent une structure articulée en deux parties : la première, Immanence et transcendance, et la deuxième, Immanence et pratique.

Dans la première partie, l'auteur réfléchit sur les acceptions de l'immanence dans les *Prolégomènes* de Hjelmslev, tout en posant une question de terminologie – qui devra être éclaircie dans un avenir proche – à savoir si l'immanence fait référence à un plan, à un domaine ou bien à un champ. Cette question est strictement en relation avec la distinction des dépendances que l'on reconnaît à l'objet. Selon la nature des dépendances, la description immanente d'un objet peut être, pour la théorie hjelmsléviennne, une analyse (description par dépendances homogènes) ou une fragmentation (description par dépendances non homogènes). Bordron convient, de même que Hjelmslev, qu'il est en effet possible de comprendre la transcendance à partir de l'immanence : « La question est alors de rechercher comment se font ces opérations d'inclusion de la transcendance dans l'immanence » et, à partir de là, l'auteur évoque un vaste champ de problématiques qui se chargent d'établir les modes de l'inclusion : la relation avec la causalité, la relation de la structure avec l'histoire et, finalement, la référence de l'immanence à l'hétérogénéité qui trouve son origine entre *dire* et *faire*. De fait, durant la production du sens, cette dichotomie est présente dans l'opposition de l'énoncé manifeste et l'acte de l'énonciation, propre à la praxis énonciative qui le déclenche.

Quant à la problématique de la pratique, elle est abordée dans la deuxième partie de l'article. Sur la base des réflexions exposées dans la théorie de l'action de Bourdieu, la position de Jean-François Bordron s'oriente vers l'immanence radicale conçue comme une sémantique amplifiée. En définitive, le contenu serait le lieu de réconciliation des hétérogénéités constitutives tant de l'expression que de l'acte. Cette dernière position se rapproche – du moins en ce qui concerne l'expression –

de celle de Greimas dans la *Sémantique structurale*, car on y propose de résoudre les particularités du plan de l'expression grâce aux catégories figuratives du plan du contenu. Néanmoins, à partir d'une sémantique élargie, la façon de résoudre l'hétérogénéité de l'acte continue à poser problème. La question relative à l'expérience reste ouverte : l'expérience pourrait-elle finalement se reconvertir en une sémantique ? Et, s'il en est ainsi, comment faire pour imaginer cette sémantique ? Elle dépasserait l'individuel et s'étendrait au social ? Y aurait-il une expérience non subjective ? S'agirait-il d'une sorte d'encyclopédie pré-subjective, non plus cognitive, mais expérientielle ? Après avoir indiqué comme exemple le pouvoir structurant – et par conséquent systémique – de la passion de l'honneur dans les régimes monarchiques, en rendant à la structure sa place dans l'histoire, l'auteur termine par prendre position contre le système en faveur du devenir.

La proposition de Bordron est projective : construire ce que Hjelmslev appelle un « immanentisme d'ordre supérieur », trouver un point de vue commun aux sciences humaines, un espace de cohérence entre les éléments de la multiplicité. Une telle immanence radicale donnerait lieu à un outil épistémologique pour le travail concret de terrain d'une sémiotique des cultures.

La seconde intervention correspond à Marion Colas-Blaise et peut se résumer au premier paragraphe de son article :

[...] l'évolution au sein de la théorie sémiotique appelle à interroger le principe de l'immanence à nouveaux frais, en pensant ensemble les *points de vue immanent et transcendant*. C'est sur les conditions de possibilité et les modalités d'une telle articulation que nous souhaitons nous pencher ici. (Colas-Blaise, *infra*, p. 171)

Ces intentions de réconciliation, que nous avons déjà vues dans l'article de Bordron, apparaissent de nouveau, mais de manière différente puisque l'auteure centre son intérêt sur le processus de textualisation. Dans l'article de Colas-Blaise, une telle initiative est possible grâce à la relecture de trois auteurs : Jacques Bres, Jean-Claude Coquet et Catherine Kerbrat-Orecchioni. Le praxématique Bres plaide pour une prise en considération hors du texte « non sous la forme d'un objet, mais en tant qu'activité humaine concrète, en tant que praxis ». Par ailleurs, à partir de Brøndal, Coquet affirme que l'« étude du langage ne s'arrête pas à l'examen des rapports internes ; elle doit intégrer quelque chose d'autre dont l'immanence ne saurait rendre compte. Ce quelque chose d'autre, c'est le "point de référence" du discours, son *relatum* (la chose mise en rapport) ». Et, quant à Kerbrat-Orecchioni, elle postule le besoin d'introduire des relations contextuelles ou co-textuelles dans l'étude conversationnelle.

Alors, comment peut-on faire rentrer cette sorte de bricolage d'instances du réel dans la composition du langage comme un tout ? Pour exposer le point de vue de l'immanence *intégrative*, l'auteure organise son étude en quatre parties : la première se centre sur la dynamique énonciative ; la deuxième sur différents modes de construction de la réalité du référent et de l'*iconisation* du verbal ; la troisième sur les régimes qui contribuent aux déterminations co(n)textuelles ; et, pour finir, dans la quatrième partie, elle propose une étude de cas privilégiant le faire interprétatif. Cette *immanence intégrative* compromet nécessairement la fonction de l'interprète, en accentuant davantage l'énonciation que l'énoncé.

Dans un autre sens, la manière d'inclure dans l'immanence le contexte, le co-texte ou l'intertexte trouve une correspondance directe dans les genres du discours. Dans « Sémiotique et effets génériques : pour une sémiotique de la culture », Antonio Nanni nous rappelle que la notion de *genre* n'a pas fait l'objet d'une étude systématique en sémiotique. La captation des genres, du moins au niveau intertextuel, mettrait en cause l'interprétation qui oppose l'immanence à la manifestation. Par ailleurs, selon l'auteur, cette problématique trouverait une bonne résolution dans la théorie d'Eco et dans le modèle culturel de l'encyclopédie.

L'article débute par une critique de la position greimassienne en montrant comment cette théorie, tout en se prononçant pour l'établissement de limites d'un discours tel que le discours juridique – ce qui implique une question de genre discursif, n'arrive néanmoins pas à prévoir un espace autonome destiné à l'établissement du genre dans le parcours génératif du sens. L'argumentation est très riche et nous laisserons le lecteur parcourir les nombreuses suggestions et lectures évoquées tout au long de l'article. Cependant, il est nécessaire de tenir compte, en ce qui concerne notre question de l'immanence, du besoin d'intégrer les genres comme des systèmes de coercitions participant activement à la production du sens. La théorie générative pourrait tirer parti de cette observation, en reconnaissant simplement que le choix d'énoncer dans un genre discursif, loin d'être un phénomène de surface, a des implications jusque dans les niveaux les plus profonds du parcours. En définitive, les genres nous poussent à réviser le modèle de la génération du sens et à analyser à nouveau, tel que le souhaite d'ailleurs l'auteur, la théorie des formations discursives de Foucault.

L'article de Claudio Paolucci, « Le principe d'immanence comme fondement de l'épistémologie sémiotique », va dans le même sens et il a justement été cité dans la contribution précédente étant donné que cet auteur avait déjà proposé une relecture des formations discursives de

Foucault dans son œuvre *Strutturalismo e interpretazione*. Il se passe aujourd'hui la même chose avec le terme *immanence* que ce qui s'était passé avec le terme *structure*, à savoir que malgré son absence dans le répertoire terminologique saussurien, selon Paolucci, sa naissance en linguistique pourrait être attribuée à l'auteur même de l'œuvre *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*.

Dans l'opération qui consiste à réunifier épistémologiquement l'immanence chez les deux pères fondateurs de l'hypothèse structurale, la position de Paolucci se détache néanmoins de celle d'Arrivé qui, rappelons-le, intervient dans la première section, et avait fait une distinction des différentes positions propres à chacun de ces auteurs. L'objectif de l'argumentation de Paolucci, favorable à la conservation de ce principe en sémiotique, est de montrer que plusieurs ambiguïtés, quant à son usage, proviennent de l'opposition faite entre l'immanence et la manifestation. De la même manière, il identifie l'origine d'une telle opposition dans la théorie de Greimas, précisément à partir de la *Sémantique structurale*. Citons donc l'auteur qui, pour indiquer le potentiel de l'immanence suit l'isotopie de Nietzsche qui oppose l'apollinien au dionysiaque :

Il faudra dès lors procéder dans l'ordre et examiner d'abord ce que l'inventeur même du mot, à savoir Hjelmslev, entend par « immanence », afin de montrer, ensuite, quelle interprétation en a été donnée: je défends l'idée que ce concept fécond porte en lui des forces réprimées, banalisées et « appollinisées » par la tradition sémiotique qui, pourtant, se réclame bien de Hjelmslev lui-même. (Paolucci, *infra*, p. 212)

L'article conclut par une proposition de définition de la structure qui reprend celle classique de Hjelmslev tout en y introduisant quelques modifications: « entités hétérogènes de dépendances internes et externes ». Cette sorte de paraphrase créative permet à l'auteur d'y intégrer le modèle de Fontanille par rapport aux plans de l'immanence.

Dans leur contribution, José Américo Bezerra Saraiva et Ricardo Lopes Leite mettent en garde contre le risque d'« ontologisation » de la théorie. Selon les auteurs, s'éloigner de l'immanence équivaldrait à introduire une multiplication hétérogène des différentes perspectives. En dernière instance, le point d'unification de l'immanence est celui donné par l'organisation cohérente du système de définitions et du contrôle exercé par le métalangage qui s'attache au principe empirique de la description.

Sur ce point, la position de Hjelmslev se réclame à égale distance du *nominalisme* du métalangage que du *réalisme* ontologique de l'objet. Ainsi que les auteurs l'observent: « Une telle prise de position confère à la théorie sémiotique une mise entre parenthèses de la relation directe entre langage

et réalité, et évite toute tendance ontologisante dans ses domaines ». Pour continuer sur la métaphore visuelle, le fait de changer de point de vue engendrerait le problème de l'homogénéisation de l'hétérogénéité des visions. Les auteurs rappellent que cette ligne, tracée par Hjelmslev, suit son cours et est reprise dans la théorie de Greimas, y compris celle de la position la plus proche du sensible. En effet, dans *De l'imperfection*, à partir des œuvres de Tournier, Calvino, Tanizaki, Cortazar et Rilke, cette même ligne nous confronte à des passions imprimées noir sur blanc. Et même quand ces sensations proviennent du réel, il s'agit d'une réduction phénoménologique en acte grâce aux opérations de traduction/transposition. Une fois de plus, cela veut dire traiter « l'être du sens » plus que celui du « sens de l'être ».

En effet, selon les auteurs, en suivant la ligne de fuite tracée par Hjelmslev et Greimas : « parler de sens, c'est à la fois traduire et produire de la signification, transposer la substance du sens en signification ». De cette façon, en s'attachant à la tradition de Greimas, le sens est capturé dans sa possibilité de transposition. Ainsi, après avoir abordé la question phénoménologique du corps comme pré-condition du sens, l'article s'achève sur le retour à la double opposition introduite au début entre immanence/transcendance et immanence/manifestation, pour en arriver à la conclusion que « l'option pour l'immanence, opposée à la transcendance, est une question épistémologique et l'option pour l'immanence, opposée à la manifestation, est une question méthodologique ».

Une position similaire, qui défend la pensée hjelmslévienne de l'immanence, est celle soutenue par Paula Martins de Souza. Selon sa perspective, elle constitue une base solide qui rend possible l'institution de la sémiotique comme discipline scientifique et a permis non seulement de créer de la connaissance mais encore, et de surcroît, d'atteindre un développement insoupçonné au tout début de ses étapes fondatrices. Ainsi, pour Martins de Souza, le principe d'immanence doit être observé dans le but de favoriser une *epistémè* de l'événement et les études actuelles des significations affectives.

3. Deuxièmes conclusions provisoires

Notre lecture, en tant que coordinateurs de ce dossier, nous conduit à valoriser les contributions des chercheurs à la lumière d'une réflexion totalisante qui entrelace les travaux de chaque section sur l'immanence.

Parmi les voix divergentes et les révisions plus fortes, il y a deux travaux qui insistent sur un retour aux sources, un regard rétrospectif qui

sera toujours nécessaire et que nous observerons sans cesse tout au long de ce projet. C'est dans cette optique d'extraire une nouvelle connaissance à partir de celles déjà acquises que s'inscrit l'immanence radicale qui est prise davantage dans le sens littéral de l'adjectif, soit comme *racine*, que dans le sens qui aurait pu pencher vers une détermination fondamentaliste du terme. En d'autres mots, l'immanence constitue la racine de la sémiotique, c'est-à-dire sa condition de possibilité. Ainsi, les voix divergentes – comme le lecteur pourra l'apprécier, et nous avec lui, une fois de plus – peuvent se déplacer sur la question de l'immanence en la prenant comme plan, champ ou domaine selon la nature des dépendances. Les dépendances homogènes font référence à l'immanence en tant que plan ; les dépendances hétérogènes se réfèrent à l'immanence comme champ et les non dépendances se réfèrent à l'immanence en tant que domaine des sciences, parmi elles, notre science interdisciplinaire du langage, du sens et de la signification. La possibilité d'ancrer la transcendance se trouverait-elle dans cette immanence radicale construite ?